

Piccoli eroi. Libri e scrittori per ragazzi durante il ventennio fascista, Massimo Castoldi (dir.)

Mariella Colin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/423>

DOI : [10.4000/transalpina.423](https://doi.org/10.4000/transalpina.423)

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 283-285

ISBN : 978-2-84133-857-3

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Mariella Colin, « *Piccoli eroi. Libri e scrittori per ragazzi durante il ventennio fascista*, Massimo Castoldi (dir.) », *Transalpina* [En ligne], 20 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/423> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.423>

pagati dalla popolazione civile: « psicosi e psiconevrosi di origine bellica possedevano alcune note speciali, mentre il prolungarsi delle ostilità doveva essere considerato come un importante fattore predisponente, generando una diminuita resistenza della popolazione di fronte alle scosse emotive » (p. 145). La ben strutturata opera assistenziale, che auspicavano studiosi come Dino Origlia, non trovò un riscontro concreto, e gli effetti psicopatologici generati dal conflitto non potevano dissolversi al termine di questo. Il contributo si conclude con la menzione del XXIII Congresso nazionale della Società Italiana di Psichiatria, tenutosi a Roma nell'ottobre del 1946, al quale presero parte numerosi esperti italiani del settore. Sulla base degli Atti del Congresso, l'A. ricostruisce il dibattito di quei giorni in merito alle sorti della disciplina: nonostante le difficoltà che doveva affrontare il Paese all'indomani della guerra, tutti i partecipanti al Congresso aspiravano all'abolizione dei principi fascisti che avevano sorretto la disciplina psichiatrica e a un nuovo sviluppo della scienza, a partire da dove il progresso scientifico italiano si era arrestato.

Antonella TORRE

Piccoli eroi. Libri e scrittori per ragazzi durante il ventennio fascista, Massimo Castoldi (dir.), Milan, FrancoAngeli (Storia dell'editoria), 2016, 174 p.

Pendant les années où Mussolini fut au pouvoir, les livres et les journaux pour l'enfance furent suivis avec attention par le régime, qui comprit vite les potentialités qu'ils offraient pour inculquer aux jeunes générations une nouvelle « culture » et un nouveau guide moral, et laissa peu d'échappatoires aux écrivains et aux éditeurs désireux de faire entendre une voix différente. Cet ouvrage, qui offre une vue d'ensemble sur la littérature pour l'enfance sous le fascisme, présente les actes, recueillis par Massimo Castoldi, d'un colloque consacré aux différentes manières selon lesquelles le fascisme a agi sur la production littéraire pour la jeunesse, qui s'est tenu à Milan, à Palazzo Greppi le 5 novembre 2014.

L'une des formes du nouveau « canon littéraire » né dans l'entre-deux-guerres a été le « *Bildungsroman* fasciste »: un nouveau type de « roman de formation » qui donne une forme narrative à l'interprétation fasciste de l'après-guerre et de la marche sur Rome, en proposant des fictions qui retracent l'éducation politique d'un garçon, selon un schéma narratif et idéologique stéréotypé, par lequel l'histoire individuelle répète l'histoire collective (Mariella Colin). Mais plus encore que sur la littérature pour l'enfance, le fascisme a imprimé sa marque sur le livre scolaire, qui à partir

de 1930 est devenu le « livre unique d'État », à adopter obligatoirement dans toutes les écoles primaires d'Italie. Les livres de lecture en particulier, imprégnés de propagande, seront mis après 1935 au service de l'expansion coloniale et justifieront la guerre d'Éthiopie et la fondation de l'Empire fasciste, en diffusant une idéologie raciste à l'adresse des enfants (Enzo Laforgia). Oronzina Tanzarella (*alias* Ornella), auteur de nombreux livres scolaires dans les années 1920, rédigea ensuite plusieurs de ces « livres uniques d'État », conçus comme de véritables « romans scolaires fascistes » et structurés comme des narrations dont les protagonistes étaient des incarnations enfantines de l'idéologie du régime (Elisa Marazzi). Puis pendant la Seconde Guerre mondiale l'imaginaire enfantin sera nourri de représentations xénophobes et antisémites ; ce sont les « nouvelles valeurs fascistes » qu'on retrouve dans les années 1940 dans des publications telle que l'album illustré *La favola vera del Britanno* de Walter Roveroni, où l'« ogre Britanno », personnification imaginaire de la Grande-Bretagne, veut dominer le monde avec l'aide du capitalisme et des Juifs, mais sera vaincu par les enfants d'Italie et d'Allemagne (Giorgio Bacci).

Parmi les éditeurs pour l'enfance confrontés aux impératifs du régime figure Mario Salani, petit fils d'Adriano, fondateur de la maison d'édition homonyme. Mario Salani s'adapta à l'esprit du régime et fit bonne place à la célébration de l'héroïsme et de la race italienne. Mais l'élimination des œuvres étrangères anglaises et françaises imposée par la censure amputa son catalogue des livres les mieux vendus, et provoqua le déclin de cette maison d'édition (Ada Gigli Marchetti). En revanche les illustrateurs connurent un sort meilleur. Bruno Angoletta se conforma certes aux directives fascistes, mais fut encore plus fidèle à la vivacité de son imagination, en créant des personnages amusants comme Marmittone, dont les caractéristiques étaient à l'opposé des stéréotypes fascistes (Giorgio Montecchi). Antonio Rubino commença par dessiner dans *La Tradotta*, un journal de propagande destiné aux soldats de la Grande Guerre où l'auteur-illustrateur s'évertuait à démontrer aux combattants le bien-fondé de la participation de l'Italie au conflit (Elena Surdi). Devenu par la suite « un fasciste gentil », selon la définition d'Italo Calvino, il servit certes la cause du régime en mettant sa production au service de la propagande, mais il s'en écarta par la légèreté, l'humour, les inventions fantastiques dont étaient porteurs ses dessins (Giorgio Montecchi).

Viennent en dernières quelques notes dissonantes. Le premier cas à part est celui des écrivains juifs. Certains d'entre eux, d'opinions socialistes ou républicaines, furent réduits au silence ; d'autres en revanche, comme Laura Orvieto, se rallièrent à la culture fasciste en voyant dans Mussolini un garant de l'ordre national, jusqu'au jour où les lois raciales les exclurent

du monde de l'édition (Sabrina Fava). Sont aussi atypiques les parcours de deux anciens socialistes, Giuseppe Latronico et Aurelio Castoldi: le premier, collaborateur de la collection «Scala d'oro» de la maison d'édition UTET, proposa des textes et des figures qui ne correspondaient en rien aux valeurs fascistes; le deuxième composa une pièce qui s'inscrivait en faux contre l'idéologie raciste et impérialiste de la guerre d'Éthiopie. Ensemble, les deux intellectuels seront parmi les promoteurs de *l'Enciclopedia del ragazzo italiano*, qui laissera à la marge les références au fascisme. Ainsi ce volume, qui se présente comme un parcours thématique sur la littérature fasciste pour l'enfance, ouvre-t-il de nouvelles perspectives sur l'existence d'une culture enfantine qui, d'une manière ou d'une autre, resta à l'écart de l'idéologie dominante.

Mariella COLIN

Diego Divano (a cura di), *Edmondo De Amicis a Imperia*, 2 voll. (1. *Catalogo dell'archivio*; 2. *Catalogo della biblioteca*), Firenze, Società Editrice Fiorentina, 2015 [ma 2017].

Nel corso della sua vita, Edmondo De Amicis non mantenne con Oneglia, la cittadina in cui era nato il 21 ottobre 1846, un rapporto particolarmente intenso. Solo dopo la sua morte, la città di Imperia, creata nel 1923 dall'unione di Oneglia e di Porto Maurizio, seppe riscoprire il legame con il suo scrittore, tanto da diventare, a partire dal secondo dopoguerra, la piccola «capitale» degli studi deamicisiani. Molto si deve all'infaticabile lavoro di Leonardo Lagorio, storico direttore della Biblioteca Civica imperiese, che, tra gli anni trenta e gli anni cinquanta, promosse numerose iniziative deamicisiane e cominciò la raccolta di cimeli e di manoscritti. Questo lavoro fu premiato da Ugo De Amicis: il figlio primogenito dell'autore, geloso custode fino ad allora della memoria paterna, dispose infatti che, alla morte sua e di sua moglie, il patrimonio librario e manoscritto del padre fosse destinato alla Biblioteca di Imperia. Prime conseguenze di questa donazione furono nel 1980 la pubblicazione del romanzo *Primo Maggio*, a cura di Bertone e di Boero, e nel 1981 la mostra e il convegno su De Amicis organizzati dal Comune di Imperia e dall'Università di Genova. Negli ultimi tre decenni, gli studiosi hanno proseguito, non senza difficoltà, le ricerche sul fondo deamicisiano, scontrandosi con la mancanza di un catalogo dettagliato dei libri e dei manoscritti; una mancanza che è oggi finalmente superata grazie all'ottimo lavoro di Diego Divano e di altri collaboratori. Come spiega Franco Contorbia nella sua breve premessa, la pubblicazione cartacea si inserisce in un più ampio lavoro di archiviazione e di digitalizzazione